

## XYZ. La revue de la nouvelle

# Écrans protecteurs ou l'esprit de l'air

Gilles Léveillé



Numéro 29, printemps 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3702ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Léveillé, G. (1992). Écrans protecteurs ou l'esprit de l'air. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (29), 34–37.

## ÉCRANS PROTECTEURS OU L'ESPRIT DE L'AIR

GILLES LÉVEILLÉE

**P**lusieurs fois par jour, il répétait le même geste comme un aveugle, celui de la main. Il n'aurait su dire pourquoi. Cela tenait peut-être au sentiment, se disait-il.

Le plafonnier de la salle de bains était allumé pendant des heures dans le petit appartement. Un autre appareil, destiné à produire un courant d'air, était encastré dans le plafond de la petite pièce. La première fois, il eut l'impression d'un trouble de la perception comme si une sensation nouvelle s'était installée dans un autre domaine sensoriel. En réalité, la lumière actionnait de concert la mécanique d'un petit ventilateur. Mais bientôt il n'y pensa plus, il n'entendit plus.

Le courant d'air suggérait un espace souterrain comme si l'oreille était posée à l'intérieur d'un rideau formé par la chute d'une rivière. Une accumulation de matière sonore était projetée à l'intérieur d'un anneau transparent qui, très rapidement, semblait se distendre, se gonfler plus aisément d'air, puis revenir à sa formation initiale.

Le bruissement répandait sans fin le flot continu de sa fraîcheur.

Il avait fermé le bouton de la radio, celui de l'image, aucune musique, le silence. L'oreille prenait un certain temps à suivre le mouvement de la main avant que la chute des particules sonores ne soit complètement absorbée. Lentement le pavillon de l'oreille semblait imperceptiblement plus ouvert malgré une certaine inquiétude viscérale. Ce n'était pas un silence complètement blanc, des tons de gris, les bleus de la transparence, des jaunes

même étaient subtilement dissimulés sous la surface molle et mobile des rumeurs. Depuis peu, il aimait le silence, la sonorité sifflante de son mot, un mot miroir, se disait-il, avec des consonnes onctueuses qui appliquaient un baume sur le ventre, qui élargissaient la respiration. Il respirait mal, il avait l'impression d'avoir toujours respiré de cette manière-là. Il exagérait. Mais des crises aiguës de la respiration lui firent croire qu'il allait mourir sur-le-champ, que la terre allait s'entrouvrir sous ses pieds, qu'une maladie atroce et inconnue allait convulser son corps et le disperser dans l'espace. Il était toujours vivant et beaucoup de respirations depuis s'étaient écoulées. Pendant ces états seconds, le désespoir posait un regard exorbité sur les objets comme si leur solidité matérielle pouvait opposer une force d'inertie à cette angoisse qui semblait surgir de nulle part. « Les mots ont bonne respiration et ils sont là pour résister. » Il avait écrit cette phrase presque machinalement, comme malgré lui, à la même époque. Il n'y pensa plus, il n'ouvrit plus le petit cahier noir où des mots étaient agencés en des phrases lourdes et très dramatiques. Pourtant, il lui semblait maintenant qu'une respiration existait hors de lui, depuis toujours, celle du langage dont la profondeur ne nous serait jamais dévoilée. Il lut à cette époque quantité de livres dont il ne se rappelle pas le moindre mot. Peu lui importait, l'essentiel était de participer à une respiration plus large. Parfois, la concentration de la lecture ne l'empêchait pas d'apercevoir la traversée très subtile de l'angoisse qui cherchait à s'immiscer entre les phrases, à se dissimuler sous un mot qui rappelait sans doute trop son existence. Le monstre périt étouffé sous l'abondance des rythmes et des phrases.

L'image d'une enveloppe presque transparente et silencieuse s'était lentement cristallisée sous l'effet de l'accumulation et était apparue très clairement dans l'espace. Cette image procurait l'étendue d'un plaisir à la fois léger et suspendu, comme un recueillement, comme une pause dans les silences de ce petit appartement. L'image se plaisait à représenter une atmosphère intemporelle de bien-être comme un écran protecteur et distillait

l'essence des mouvements naturels, celui de l'eau qui coule, celui du vent qui glisse, celui plus artificiel du ventilateur de la salle de bains. Il s'ajouta à l'image un trait esthétique particulier, celui de la banalité de l'objet qui enracina le plaisir. C'était comme une préparation lente dont il avait besoin, une espèce de recueillement presque religieux où la litanie du bruissement se superposait momentanément au flux de la pensée. Il était étrangement heureux et se disait qu'il pourrait passer ainsi sa vie, enveloppé dans le mystère de ce murmure. Il était fasciné par la nature du plaisir qu'il éprouvait, à la fois sensuel et austère, qui atténuait l'espace et le temps pour une disponibilité exaltante vers une imprévisible découverte. C'était un moment de privilège, l'état de grâce du secret, ce moment où un jaillissement de lumière illuminait le bruissement du ventilateur.

Cette impression que l'oreille, un jour, perçut comme nouvelle et séduisante, avait dû naturellement se former sous l'effet de l'accumulation et de la suggestion. Des jours et des semaines s'écoulaient lentement dans les habitudes presque monastiques de ce petit appartement.

Un soir, un son métallisé, presque gris, mais d'une teinte très claire comme un miroir, effleura le silence. L'impression de métal s'adoucissait dans l'oreille et céda la place à l'image d'une petite hélice dont le mécanisme semblait enduit d'une substance onctueuse. Le son se comportait à force d'écoute comme le mouvement télévisé d'une roue qui, à grande vitesse, a l'air de tourner en sens inverse. Il semblait difficile parfois de noter les deux temps de ce mouvement perpétuel, comme si, sans raison apparente, il devait subitement s'accélérer. Une impression de métal très lisse avec des marques de doigts sur les rebords persistait toujours. L'on ne savait plus, par moments, si l'appareil alternait son tic tac de gauche à droite ou si cela se balançait de bas en haut. À moins tout simplement que ce ne soit une suite de points sonores accusant une liberté d'expression que l'esprit humain se refusait à accepter. Un fil de métal très ténu se tendit insupportablement dans l'espace et cassa.

Dans le silence si particulier de ce petit appartement, il sursauta tout à coup, il ne s'y faisait pas. Une explosion fleurit à la surface qui sembla déplacer le réfrigérateur de la cuisine. Une ligne continue, formée d'un grésillement très doux, comme acidulé, se maintint dans l'espace un moment.

Le même grésillement se renouvela et cessa un peu plus tard puis repartit de nouveau. Il s'ajouta bientôt au tic tac du réveil-matin, au bruissement du ventilateur, formant un étrange trio des petits bruits de la maison. Chacun des instruments prenait à tour de rôle le devant de la scène ou se confondait à l'ensemble, selon le hasard, selon la disponibilité de l'attention qu'on voudrait bien leur accorder.

Bruits intimes du petit silence qui n'en est pas un, petite musique de chambre qui parle à celui qui veut bien l'entendre.

**XYZ**



*les vilains*



Hélène Monette

*Crimes et  
chatouillements*

156 p., 15,95 \$

« Il y a toujours un petit morceau de vérité, un instant de rare justesse, une bribe de grand sérieux, dans ces textes très maîtrisés au registre extrêmement étendu, qui étonnent et charment et amusent. »

Lucie Côté, *La Presse*

XYZ éditeur, C.P. 5247, succursale « C », Montréal, Québec, H2X 3M4